

ŒUVRES D'ART

Le Bénin expose ses 26 trésors restitués par la France



Quelques-unes des œuvres restituées. © AFP.

Le président béninois, Patrice Talon, a inauguré samedi soir avec « fierté » une exposition historique et hautement symbolique à Cotonou, où les 26 trésors royaux restitués en novembre par la France seront présentés pour la première fois au peuple béninois, 129 ans après leur vol. Cette exposition est « une fierté et une foi en ce que nous fûmes, en ce que nous sommes, et en ce que nous serons », a-t-il déclaré devant la presse. « Voilà, le Bénin révélé. »

Avec ces restitutions, « c'est un tabou qui a été brisé (...), ce n'est plus une préoccupation de savoir si c'est possible ou pas, nous l'avons fait », a-t-il ajouté, précisant que le Bénin allait demander à la France d'autres œuvres toujours détenues par l'ancienne puissance coloniale.

Au sein du palais présidentiel à Cotonou, un espace muséal de plus de 2.000 m² a été aménagé pour accueillir cette exposition intitulée « Art du Bénin d'hier et d'aujourd'hui, de la restitution à la révélation », qui sera accessible au public jusqu'au 22 mai.

Les 26 œuvres rendues par la France, après plus de deux ans de négociations entre Paris et Cotonou, sont la première importante restitution d'objets de collections publiques à un pays africain.

Plus tôt dans la journée le président Patrice Talon avait présenté les 26 trésors autrefois exposés au musée du quai Branly à Paris à la ministre de la Culture française, Roselyne Bachelot, en déplacement à Cotonou.

« C'est une exposition absolument magnifique et elle rend encore peut-être mieux la majesté, la créativité, l'incroyable patrimoine historique, politique et esthétique que représentent ces 26 œuvres », a déclaré à l'AFP la ministre française après sa visite.

Ces trésors avaient été pillés en 1892 par les troupes coloniales françaises dans le palais d'Abomey, capitale du Royaume du Dahomey, au centre-sud du Bénin actuel, composé alors de plusieurs royaumes. AFP

SCÈNES

« Flesh » : l'irrépressible besoin de l'autre

En quatre petites histoires muettes, Sophie Linsmaux et Aurelio Mergola montrent à quel point le contact humain, en chair et en os, nous est indispensable.

JEAN-MARIE WYNANTS

Le gel pour les mains, le masque pour la bouche et le nez, le petit bonnet pour les cheveux, les larges lunettes pour les yeux et la salopette jetable pour le corps... les premières secondes de *Flesh*, nouvelle création de la compagnie Still Life, ont un air de déjà-vu et revu. Un air de cette période où le simple fait d'approcher un autre était devenu synonyme de danger. Où pour voir un père, une mère, un fils, une fille à l'hôpital, il fallait s'équiper comme pour une expédition sur Mars.

Avec, en prime, le rire qui surgit inévitablement quand, suite à un geste inapproprié, le visiteur doit se désinfecter les mains une deuxième fois, puis une troisième, une quatrième... Entre rire et émotion, Sophie Linsmaux et Aurelio Mergola (avec Thomas van Zuylen pour le scénario, Sophie Leso pour la mise en espace et en mouvement et Aurélie Deloche pour la scénographie aussi juste qu'astucieuse) nous entraînent dans leur monde où les gestes prennent le pas sur la parole, où les corps expriment ce que les voix ne disent pas.

Quatre courtes histoires, sans aucun lien entre elles, constituent ce spectacle largement inspiré par la séparation des corps durant le confinement mais aussi par les œuvres de Sam Jinks, Ron Mueck ou Marc Sijan, vues dans l'exposition *Hyperrealism Sculpture*.

Humour, tendresse et trouble

La visite d'un jeune homme à son père au seuil de la mort ouvre la soirée, avec



La manière dont on retrouve le contact avec l'autre prend parfois des détours inattendus lors d'une réunion de famille.

© HUBERT AMIEL

son mélange d'humour et de tendresse se terminant sur une image bouleversante de piété du XXI^e siècle. On passe ensuite dans le salon d'un couple dont le monsieur découvre son nouveau visage après une opération de chirurgie esthétique. Ici, le banal dérape vers le fantastique dans une sorte de grand guignol aussi drôle qu'effrayant.

Un monde où les gestes prennent le pas sur la parole, où les corps expriment ce que les voix ne disent pas

La troisième partie voit une jeune femme chasser un casque de réalité virtuelle pour plonger au cœur de *Titanic*, en y jouant le rôle de Rose. Tout qui

a déjà vu quelqu'un s'agiter avec un tel casque sur les yeux peut imaginer le potentiel comique de la scène. Il est ici déçu par les références au film dont on reconnaît les gestes, les scènes, les bribes musicales dans le lointain. Complètement dans son film, la jeune femme finit dans un état d'abandon absolu sous le regard de plus en plus gêné de l'employé attendant patiemment qu'elle en termine.

Quant à la quatrième partie, elle réunit les quatre comédiens (Sophie Linsmaux, Aurelio Mergola, Muriel Legend et Jonas Wertz) campant des frères et sœurs se partageant les cendres de leur mère dans une ambiance plutôt tendue jusqu'au final aussi déliant que réjouissant où le contact se rétablira, littéralement, en chair et... en eau.

Quatre histoires courtes, quatre moments où les corps racontent ce qu'il n'est pas besoin de dire, quatre expériences troublantes, entre rire et détresse, quotidien et fantastique. Mais surtout quatre moments où des êtres humains finissent tous, d'une manière ou d'une autre, par renouer le contact avec l'autre. Quatre moments où le fait d'être humain, même mal, même douloureusement, même comiquement, nous constitue véritablement en tant qu'être humain. Un contact avec la chair, la peau, que le recours au virtuel permet parfois de simuler momentanément, ne faisant qu'amplifier ensuite la déception et le manque d'un contact réel que rien ne remplacera jamais.

Jusqu'au 26 février au Théâtre Les Tanneurs, www.lestanneurs.be

« Qui a peur ? » Jeu de massacre à la Tom Lanoye

CATHERINE MAKEREEL

Si les dialogues de Tom Lanoye se matérialisaient, c'est aux urgences qu'on retrouverait ses comédiens ? Si ses mots se manipulaient avec les doigts, ils auraient le tranchant d'une lame de rasoir et c'est à la petite cuillère qu'on ramasserait le corps des personnages, contusionnés par tant de

cruauté. Heureusement, ça reste un texte, ce qui n'empêche pas le plateau du Varia de prendre des allures de sadique tournoi de fléchettes. Les cibles ? Le couple, le théâtre, les conflits de génération, ou encore les crispations post-colonialistes de notre époque.

Qui a peur ? s'inspire de la pièce d'Edward Albee *Qui a peur de Virginia Woolf ?* (adaptée au cinéma avec



La pièce tend un miroir grinçant aux convulsions identitaires et générationnelles de notre société. © PRUNELLE RUILENS.

Elisabeth Taylor et Richard Burton), mais en manipule brillamment la trame. On y retrouve toujours un vieux couple désabusé qui s'insulte copieusement. Sauf que nous ne sommes plus dans un salon de la « middle class » américaine, ni sous l'emprise d'un redoutable prof d'histoire qui, avec son épouse, alcoolique femme au foyer, va malmener un jeune couple d'universitaires. Non. *Qui a peur ?* nous débarque sur un plateau de théâtre où Claire et Koen viennent de jouer un grand classique du répertoire anglo-saxon (*Qui a peur de Virginia Woolf*, of course !). Épuisés par une énième représentation médiocre, les deux artistes ratés se balancent les pires méchancetés, étrillant leur performance respective, injuriant le public de « phoques » qu'ils viennent de se taper tout en ressassant leurs échecs financiers.

Fabuleuse Claire Bodson

Ils seront bientôt rejoints par un jeune couple de comédiens qui espère être engagé pour jouer à leurs côtés, en remplacement du duo qui vient de claquer la porte. Ce que ces jeunes idéalistes ne savent pas, c'est qu'ils vont être auditionnés parce qu'ils sont « d'origine étrangère », ce qui permettra de toucher des subventions « diversité » et ainsi, peut-être, sauver la production du marasme. L'alcool aidant, tout cela va mettre le feu aux poudres. D'abord créée en néerlandais en 2019, la pièce de Tom Lanoye ne perd rien en causticité dans cette adaptation française, mise en scène par Aurore Fattier. Koen de Sutter, qui jouait déjà

dans la version originale, reprend ici le même cynisme aiguisé comme le bout d'un cutter pour composer un créateur aigri, usé par le manque de moyens, dépassé (voire réac) quand il s'agit de MeToo ou de la place des minorités sur scène.

Face à lui, Claire Bodson signe, de nouveau, une composition d'anthologie. Fidèle interprète des pièces de Lanoye (*Mamma Medea*, c'était elle !), la comédienne crève la scène. Déchaînée, à la fois rugissante et vacillante, elle donne une extravagante mais douloureuse flamboyance à son personnage de comédienne (et épouse) meurtrie, qui baigne sa rancœur dans un fiel brûlant. « Par pitié, ne parle pas allemand en ma présence. Ton accent flamand est déjà assez nazi comme ça, » balance-t-elle à Koen, donnant le ton cinglant de la pièce.

Dans les rôles des deux débutants, Leïla Chaarani et Khadim Fall ne sont pas en reste pour faire claquer des répliques explosives sur les relations de pouvoir, les préjugés et privilèges à déconstruire, l'hypocrisie ambiante dans un monde du théâtre finalement pas si émancipateur que ça. Moins candides qu'il n'y paraît, leurs personnages révèlent eux aussi leur lot de jalousies et de mensonges. Forcément bavarde (et donc non dénuée de quelques trous d'air), la pièce tend un miroir grinçant (grincheux ?) aux convulsions identitaires et générationnelles de notre société.

Jusqu'au 5/3 au Théâtre Varia, Bruxelles. Du 7 au 29/7 aux Doms, Avignon. En août au Festival de Spa.